

Cyprian Norwid

Poèmes

tr aduits par J. Dupin, J. Cassou, M. Deguy, Y. Bonnefoy,
D. Sila — sous la direction de Christophe Jezewski

Poète, prosateur, dramaturge, peintre et sculpteur polonais né le 24 septembre 1821 dans la gentilhommière de Laskowo-Gluchy près de Varsovie, mort le 23 mai 1883 dans un asile de vieillards à Ivry.

Il fait ses débuts au moment où les trois grands romantiques polonais — Mickiewicz, Slowacki, Krasinski — dominent l'horizon littéraire; bientôt il émigre comme eux (en Allemagne et Italie : 1842-1848, en France : 1849-1852, aux États-Unis : 1853-1854, et finalement en France : 1855-1883). Il élabore son propre style et sa conception nouvelle de la poésie. Indépendant et solitaire, érudit, nourri de philosophie chrétienne, greco-romaine et chinoise (confusianisme, taoïsme) il se heurte de plus en plus à l'incompréhension et l'hostilité de ses contemporains pour devenir un véritable poète maudit et mourir dans la misère, dans un oubli total. Une bonne partie de ses manuscrits ont été perdus, d'autres dispersés à travers toute l'Europe et même en Égypte. Ce n'est qu'en 1971 qu'on a réussi à publier enfin ses « Œuvres complètes » (en 11 volumes), les deux premières éditions ayant été interrompues successivement par la Première et la Deuxième Guerre mondiale.

Précurseur étonnant, il est inclassable et son œuvre extrêmement variée, complexe et difficile. Dans le domaine du langage c'est un des tout premiers poètes « linguistes » de la littérature européenne : sa poésie est en grande partie intraduisible. Son théâtre annonce l'évolution de l'art dramatique de Pirandello à Pinter.

Parmi ses admirateurs figurent des écrivains tels que Richard Dehmel, André Gide, Ezra Pound, Witold Gombrowicz... Citons la belle phrase de l'éditeur et commentateur inlassable de l'œuvre de Norwid, Juliusz W. Gomulicki : « Si l'on considérait la poésie de Dante comme racine du grand arbre de la poésie occidentale, celle de Baudelaire constituerait ses fleurs et celle de Norwid — ses fruits ».

Œuvres principales : « Vade-mecum » (1865) — recueil de cent poèmes jamais publié du vivant de son auteur, qui fut peut-être une sorte de polémique avec « Les fleurs du mal »; grands poèmes : « Quidam », « le piano de Chopin », « Assunta », « A Dorio ad Phrygium », « Promethidion », « De la liberté de la parole »; théâtre : « Cléopâtre », « L'Acteur », « Derrière les coulisses », « La baguette d'une grande dame »; essais : « Le silence ». Récits : « Le stygmate » (trad. franc. Gallimard, 1932)

Une importante anthologie poétique de Cyprian Norwid comprenant la traduction intégrale de son « Vade-mecum » et un choix de poèmes 1839-1883 préparé par Christophe Jezewski en commun avec plusieurs poètes français va paraître aux Éditions l'Age d'Homme à Lausanne.

Christophe Jezewski.

LXXX. LES GRANDS MOTS

1

Vous êtes-vous demandé une chose,
Une seule chose, bien qu'elle ne soit pas neuve :
Où? le papier se perd-il comme feuilles d'arbre
Ne laissant que des grands-mots...

2

Quel? est le pays commun de ces grands-mots,
Unique pour tous les hommes et le même
Qui ne finit jamais, et sans cesse commence —
Patrie pour nous aujourd'hui comme pour Adam!

3

La sphère des grands-mots dont quelques-uns parfois
Traversent un millénaire éteint
Et qui te frappent avant que tu n'y croies
T'atteignent — comme un débris rouillé de flèche — —

4

Il y a mille ans quelqu'un les a proférés
Mais aujourd'hui ils tonnent — — et toi derrière la pile
Des livres imprimés, tu es prêt de jurer
Qu'ils te sont — les plus proches par la pensée et par la voix!

5

N'avez-vous demandé que cela —
Rien que ce seul secret des livres,
Vous, papillons aux têtes de morts sur les ailes
Pour qui je plante un cierge jaune dans les ruines?...

6

Vous êtes-vous demandé pourquoi Cicéron?
Paul? ou Socrate? ayant dit ces quelques mots
Vivent... et jusqu'à ce jour étreignent ton âme,
Et toi, même à contrecœur, tu les crois.

7

Pourtant tes livres, malgré la lèvre dorée
De leurs pages de parchemin, et ton journal,
Avec ses cris électriques et ses plaintes,
S'éteignent — comme de fades chandelles à midi?

8

Et tu cries : « Aujourd'hui » — toi, quand ta couronne,
Est aujourd'hui entre des mains mortes depuis longtemps
Comme la branche qui a saisi les cheveux d'Absalon :
« Nains! » lance-t-elle vers lui et sa troupe, ce grincement.

Traduit par Jacques Dupin

XLII. LES IDÉES ET LA VÉRITÉ

I

Sur les hauteurs de la pensée il y a une sphère :
De là le regard plonge, abrupt — —
La tête vous tourne, voici venir le vertige ;
Dans les nuages — la foudre.
Tu pleurerai peut-être mais le vent essuie la larme
Avant qu'elle ait brillé — —
A quoi bon se hisser jusqu'où les mondes sont autant de zéros,
Et les chefs-d'œuvre — poussière?!...

II

Pourtant le mauvais ange avait emporté l'ECCE-HOMO
Sur les sommets rocheux.
Là, debout, solitaire, considérant l'abîme,
L'homme, et son mépris des existences.
— L'homme, comme si de ses faibles ailes,
Furtivement, il s'était échappé de sa veille
Et voulait se mesurer, seul, avec sa masse visible
Sur la terre.

III

Et le magnétisme du globe l'attirerait
Vers les régions palpables
Où rien n'a plus le vertige —
Rien!... qui ne se sente heureux.
— Jusqu'à l'instant qu'une grande tristesse ou une pierre tombale
De ces régions indemnes
De nouveau le poussera au plus haut de l'édifice du penser
Dans le délire des voies lactées.

IV

Car là est la tombe des Idées de l'homme.
En bas, la tombe du corps. —————
Et parfois le sublime du siècle d'hier,
Concerne aujourd'hui — les ordures.

* * * * *

La vérité : on l'approche sans cesser de l'attendre !

Traduit par Jean Cassou

LXXXV. A LA DÉFUNTE... (SUR UNE PIERRE TOMBALE)

Laisse ce vestibule derrière toi grand ouvert ———
Envolons-nous plus haut!...
Là même où se tient nul et Quelqu'un à la fois :
— Tous divisibles et néanmoins entiers!...

*

Un million de cils — là — couverts d'une seule larme,
Une nuée de cœurs sanglotant : « Où es-Tu? »
Deux pieds percés de clous
— Là — fuyant la planète...

* * * * *

Là — un million de mes mots, là — s'envolent ces vers.

Traduit par Jean-Claude Renard

LXIX. DÉBUT D'UNE BROCHURE POLITIQUE...

Il ne faut pas faire le sacrifice des générations
car elles ne sont pas seulement : ce qui vient à la suite ;
Il y a un endroit d'où naît l'homme vieux
Bien qu'il s'élève en statue formée.
Faire passer en d'autres ton propre acharnement
C'est bien pour autant... que tu vénères leur sainteté.
Mais si tu crois que toi — tu crées l'homme
Comme Dieu à ton image?... — je voudrais bien savoir
Pourquoi des Temps y a-t-il, et des générations, division?...
D'où le progrès? on l'attend de loin... pourquoi?

*

Il ne faut pas se faire caricature
Du créateur — croyant de notre planète
Qu'elle est centre de l'uni-vers ou sommet;
Et la ville natale — toute première dans le monde,
Et dans cette ville encore le plus grand génie —
Le voisin avec qui on écume les bouteilles.

*

Il ne faut pas centrer sur soi, toujours sur soi
Pour ne pas, malgré soi, dégénérer —
Il ne faut pas penser qu'il soit possible
D'être démocrate — sans Dieu ni foi
(Ce qui depuis que le vieux monde est monde n'eut jamais lieu!)
Ni qu'il y ait de martyre sans profession de foi.

*

Il ne faut pas courber devant les Circonstances
Ni ordonner aux Vérités qu'elles restent derrière les portes;
Vendre des lauriers aux vieilles connaissances
En pensant que les cymbales étoufferont le rythme-de-l'Histoire!

★

Il ne faut pas accorder le style sur la rue
Ni prendre l'Évangile avec un gant;
Remplir le vide-du-sens avec une escarmouche
Et décamper... quoiqu' — héroïquement!...

Traduit par Michel Deguy

V. L'HARMONIE

I

Et le jeu des nerfs, et la co-extase,
Et l'identité de l'humeur —
Unissent sans dispute les hommes :
Mais la conscience n'unit pas sans combat !

2

Le difficile avec le facile de deux côtés adverses
D'abord déchireront l'homme,
Avant qu'il atteigne à l'harmonie —
Le repousseront d'abord, vers les millions de morts.

3

Plus de joie à contempler l'harmonie des étoiles
Par longues années solitaires
Que, dans les pupilles lumineuses,
Une fois lire — cela ? qui disjoint les cœurs!...

Traduit par Michel Deguy

IX. L'OBSCURITÉ

I

Tu te plains que je sois obscur :
— Mais ta bougie, l'allumes-tu toi-même
Ou est-ce un domestique qui te l'emporte,
Cette lumière? Ah, je te connais bien!

2

La mèche que le feu prend, éclaire loin,
Mais elle chauffe la cire, puits qui se creuse,
Et sous sa voûte la flamme disparaît,
Sa lumière est pâle — blafarde —

3

Et tout de suite tu crois qu'elle va s'éteindre
Parce que la cire en fusion, en bas
Noie la lueur — — Allons, un peu de foi!
Le feu, vite la cendre, ce n'est rien...
Fais-tu acte de foi?... Vois, vois, la mèche brûle!...

4

Homme, il en va de même avec mes paroles.
Tu leur refuses une pauvre seconde
Alors que, réchauffant le siècle froid,
Elles vont dresser vers le ciel leur flamme sainte...

Traduit par Yves Bonnefoy

SUR LA MORT DE LA POÉSIE (Élégie)

Elle est morte!... connaît-on plus tristes fins?
Et comment enterrer cette gracieuse personne?
Elle est morte d'une grave maladie
Qui se nomme : l'argent et les brouillons.
Te souviens-tu de cette heure terrible
Alors qu'à son chevet je demeurais pensif,
Une larme à l'œil, l'œil qui voulait savoir
Si ce qui s'éteint est une âme ou un corps?

Elle donc (je veux dire : la Poésie) avançant
Son bras pâle vers la fenêtre me fit signe
D'obscurcir la lumière qui fausse les sourires
Comme si le printemps se gaussait d'elle.
Ai-je aperçu une blessure ou une envie
Sous l'ombre de son sein gauche lorsqu'il frémit?...
Oh! j'étais triste alors — mais je ne le suis plus
Car j'ai un cimetière et j'y cueille des fleurs.

Elle est morte (la Poésie), cette grande
Médiatrice des deux sphères irréconciliables,
Océan de concupiscence et goutte de rosée,
Cette souveraine et cette gagne-denier —
A la fois fort exclusive et universelle,
Cet éclair et cette colombe...
Tandis que ceux dont le métier est de mettre en terre
Arrivent déjà pour couvrir de sable la hautaine!

Dès lors dans la vaste église du silence
Marchant de long en large sur le pavé plat
Ce n'est pas sa tombe que je foule... mais l'œuvre
De ceux qui ont nivelé le cimetière avec du sable.
Mais le jour viendra où les destructeurs d'idées réfléchiront,
Et où je demanderai à la foudre de frapper avec fracas,
Sachant que le feu pour les hommes sans feu,
Même s'il dort dans le silex, au ciel se réveillera.

(Ivry, 1877) Traduit par Dominique Sila